

Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

« Mon fille, ma fils »

Il ne s'agit pas dans le titre d'une confusion entre le genre des pronoms possessifs, mais d'une forme stylistique qui dès le début poserait l'ambiguïté de la forme, quant au masculin et au féminin. Le dictionnaire Larousse définit le « genre » au plan biologique (ensemble d'êtres vivants groupant des espèces très voisines désignées par le même nom latin : par exemple pour l'Homme, homo sapiens du groupe des hominidés), mais également par la manière d'être de quelqu'un. La question du genre, féminin ou masculin, a été abordé de deux manières totalement différentes. D'une part, par la biologie (différences innées entre le sexe masculin et féminin, lui-même déterminé par le sexe chromosomique, et à l'origine de différences anatomiques et comportementales) et, d'autre part, par la sociologie (les enfants apprennent ou imitent des comportements de genre en adéquation avec le fait d'être né garçon ou fille). Les troubles de l'identité sexuelle ont été remplacés dans le DSM-5 par le terme « dysphorie de genre ». Le DSM a privilégié le terme de genre au terme de sexe afin d'y inclure des sujets qui sont nés avec une ambiguïté sexuelle. Il a également remplacé le terme de troubles par dysphorie afin de ne pas accroître la stigmatisation de ces personnes, tout en leur permettant d'avoir accès à des soins remboursables. Dans de rares maladies, le sexe anatomique ou les caractères sexuels secondaires peuvent ne pas être en adéquation avec le sexe chromosomique (XX ou XY), mais, dans l'immense majorité des cas, il s'agit de transsexualisme. Ce terme est défini par le fait d'avoir une identité de genre, non conforme à son sexe de naissance, vécue dans un contexte persistant d'inconfort. On utilise aussi le terme transgenre pour évoquer les personnes transsexuelles ne souhaitant pas être opérées. Certains transgenres ne demandent aucune aide médicale ou psy. L'identité de genre est différente de l'identité sexuelle et de l'orientation sexuelle.

Il existe donc des individus qui manifestent, plus ou moins facilement, qu'ils se sentent en inadéquation avec leur sexe biologique. Autant de personnes, car il s'agit bien de personnes humaines et non de cas cliniques ou de malades, autant de réalité qu'il convient d'entendre dans leur souffrance et leurs aspirations. Un homme biologique peut se ressentir comme femme et vouloir mettre en adéquation l'image du corps et sa représentation sur la scène sociale avec ce qu'il « est » à ses propres yeux. Le sexe biologique ne semblerait pas d'un déterminisme systématique, sauf à considérer ces hommes et ces femmes comme des malades, pervers ou psychotiques. De quelle place peuvent-ils parler d'une transidentité, quand leur sexe physique les place dans ce qui

serait la réalité du moins pour les détracteurs d'une liberté à être, au-delà du réel biologique? De quel réel s'agirait-il, à vouloir défier les lois de la nature physique et celle d'une société conformiste et intégrative? Ces hommes, ces femmes qui veulent être autres par la puissance de la chimie et du bloc opératoire, ne pourraient que manifester des troubles psychiques. Or, que faisons-nous de leur propos, de leurs discours, de leurs ressentis? Comment entendons-nous cette langue de l'altérité? Devrions-nous nous rassurer en pensant qu'ils ne seraient être question que de troubles narcissiques, névrotiques, psychotiques, de volonté de toute puissance à nier la spécificité biologique? Est-ce un phénomène de mode, qui après la dépénalisation de l'homosexualité et l'abandon de sa qualification de trouble psychiatrique, verrait une nouvelle contagion des remises en causes de la famille traditionnelle normée, blanche, hétérosexuelle, chrétienne ou autre? Les hordes qui déferlaient, il y a peu dans les rues des grandes villes françaises, vociférant leur haine du mariage pour tous après la haine des juifs, ont aussi réagi avec véhémence contre toute allusion au genre. D'ailleurs les autorités qui nous gouvernent se sont empressées de préciser qu'il n'y avait pas de théorie du genre et ont reculé sur leurs projets, pourtant bien timides sur l'égalité des sexes. Alors, vous comprendrez que parler de transsexualité, de transgenre, ne soit pas d'une actualité brûlante pour ne pas fâcher la rue réactionnaire ou une intelligentsia, elle aussi ancrée dans des visions du problème qui ne laisserait que peu de place à la dimension humaine, au nom d'une vérité scientifique, biologique ou psychologique. Ces hommes, ces femmes qui veulent, pour certains donc, mettre en adéquation leur apparence avec leur ressenti existentiel, ne cherchent-ils pas en fait la fin de leur souffrance, et leur intégration à la société sur une nouvelle reconnaissance, sur une nouvelle identité. Mais d'une identité physique et sociale assumée par les lourdes procédures médicales et administratives, pour reconstruire l'identité de l'être. Sont-ils des négateurs d'une réalité biologique ou tout au contraire les témoins d'une complexité de la confrontation à l'être?

Valériane est née Olivier et comme le prénom masculin l'indique, cet enfant est biologiquement et administrativement un garçon. Mais dès le plus jeune âge, Olivier s'est senti, s'est vécu au quotidien comme autre, comme différent à ce qui lui était proposé par la famille, l'école et la société. Valériane (les prénoms ont été modifiés), est le nom que cet enfant a posé dans la langue des mots, pour qu'il soit entendu. Que voulait-il à 5 ou 6 ans, devenir une fille, refuser sa réalité biologique ou tout simplement être entendu dans son altérité, dans sa souffrance à cette distance à l'identité normée? À l'adolescence, Olivier se repli sur lui-même, car Valériane se trouve confrontée à une réalité physique qui ne s'assemble pas avec ce qu'il/elle ressent, éprouve, fantasme. Ses parents égarés dans la multiplicité des diagnostics, de ceux qui savent, acceptent de laisser leur enfant découvrir les facettes de l'identité ressentie. À 19 ans, il est catalogué pervers, travesti et puis enfin psychotique par des psychanalystes. Nous étions loin du temps de l'Internet et des divers forums. Mais c'est une découverte fortuite lors de vacances, qui lui permis de rencontrer d'autres personnes qui vivaient au quotidien cette souffrance d'être perdu dans un corps et une représentation qui ne coïncidaient pas avec sa propre représentation de l'être. Vanessa était une jolie petite fille, m'avait-on raconté, mais son entrée en CP révéla un tout autre rapport au genre qui ne pouvait être que du

semblant pour elle. Peut-être comme un jeu au début du moins pour les adultes entourant l'élève, elle raconta qu'elle était en fait un garçon et qu'elle attendait que son corps se transforme. Marginale à l'école, elle le devint aussi dans sa famille, et surtout avec ses deux frères qui ne recevaient pas ces intentions de plus en plus de « garçon manqué ». Comme pour beaucoup d'enfants, la chose aurait pu en rester là, comme garçon manqué, mais il n'en fut rien. L'âge de la puberté mit en évidence pour elle/lui un conflit angoissant entre un corps de jeune femme et une aspiration au masculin qui se manifesta le plus souvent sous la forme de violence et de fortes crises d'angoisse. Tout au long de ces années, elle fut amenée à consulter et consulter encore pour être enfin à l'aube de son quinzième anniversaire, déclarée perverse et psychotique. Une série de fugues, de séjour dans des structures de soins, de médicaments et de consultations pour la « renommer », ne réussirent pas ébranler sa détermination à se ressentir comme masculin dans un corps féminin.

Les forums, les sites d'associations sur le Net présentent de nombreux « cas » de ceux présentés ici. Même si le nombre de ces enfants transgenres n'est pas très nombreux, ils existent tout de même, et ce, malgré la quasi-invisibilité en France. Malgré les associations LGBT, le milieu médical et psy reste le plus souvent absents d'une reconnaissance de cette réalité. Il n'est certainement pas à nier que certains enfants ou adultes puissent présenter des troubles du comportement, voir certaines manifestations psychotiques. Il conviendrait de prendre en compte, du moins pour les psychanalystes, la parole des transgenres qui se déclarent, comme le fit en son temps Freud avec les hystériques. Il n'est plus question de vouloir guérir les homosexuels, les enfants prisonniers, non dans un mauvais corps, mais dans un déni par la société de leur spécificité identitaire. Écouter l'altérité semble le minimum pour un soignant, pour un psychanalyste. La psychanalyse ne s'instaura pas comme une voie du conformisme et de la défense d'un seul modèle référentiel. Les intergenres ou hermaphrodites existent depuis la nuit de l'humanité, même s'ils furent éliminés ou mutilés à leur insu et souvent aussi de leurs parents pour rester dans la seule dualité connue : homme femme. Les homosexuels ne sont pas une aberration de la nature, ni un délit pénal, ni une maladie mentale, pas plus que les transsexuels ou transgenres. La sexualité, c'est qui on aime et le genre, c'est qui on est.

Pour les transgenres, certains vont vouloir mener le processus de transition jusqu'au bout de la métamorphose complète dans un corps d'homme ou de femmes, au plus près de leur attente, et ce malgré les épreuves et souffrances endurées. Comme avec la chrysalide, ils ne deviennent pas autre, mais eux-même. D'autres n'accompliront pas le voyage au complet, pour s'accommoder à leur acheminement à l'être. Autant d'hommes, de femmes, que de situation de langage, de souffrance à prendre en compte. N'est-ce pas d'ailleurs là le travail du psychanalyste, que d'accompagner l'analysant à la rencontre de ce qu'il est au-delà de l'apparence. C'est cela le dévoilement de la vérité, au sens de l'« ἀλήθεια ». Il n'est pas, ni de ses propos, ni de ses intentions, ni encore moins de ses attentes, que de vouloir guérir et ramener à une norme qui n'existerait que dans un discours niant toute humanité. À de rares exceptions, la psychanalyse est absente de tous ces terrains d'une altérité, pourtant présente au nom de mêmeté, celui de l'humanité, de

pensant et du parlant, de l'être. De quoi aurions-nous peur comme psychanalyste? Faudrait-il redouter la différence, le langage, l'ambiguïté, la perte du pouvoir de l'ignorant? Que serait la vérité, la science, sans le doute, la surprise, la prise en compte de l'autre, l'acceptation de la multiplicité des réalités et des réels? Accueillir les transgenres, c'est accueillir l'autre et tel est le métier de psychanalyste.

Thierry Piras - Homme- hétérosexuel - engagé dans une démarche spirituelle -
Psychanalyste